

# NOTICE

SUR

## M. BARDIN

FONDATEUR & CONSERVATEUR

DU MÉDAILLIER ET DU MUSÉE DE LA VILLE

Lue en séance, par M. F. MOREAU.

---

C'est avec un profond sentiment de tristesse que je prends aujourd'hui la parole. Notre Société, si cruellement éprouvée depuis quelque temps, vient de perdre le plus actif et le plus zélé de ses membres, et moi je perds un vieux camarade et un ami de plus de quarante ans. Aussi vous m'excuserez, Messieurs, si en vous parlant de M. Bardin, je me laisse aller à des souvenirs un peu trop personnels ou à des détails qui vous sembleront trop minutieux.

Né à Châlons-sur-Marne, le 1<sup>er</sup> mai 1806, Louis-Alfred Bardin fit ses études au collège de cette ville. Ses dispositions et son travail continu le firent remarquer par son professeur de seconde, M. l'abbé Janson, qui,

nommé en 1825 principal à Avallon, ne crut mieux faire que de l'appeler près de lui l'année suivante, en qualité de maître d'études. Il arriva à Avallon (1) à l'instant où je partais pour Paris compléter mes études, et ce ne fut que plus tard, six ans après, que commença cette liaison que la mort vient de rompre.

M. Bardin avait alors vingt ans. Tout en remplissant ses modestes fonctions de maître d'études, il fit sa philosophie et fut reçu bachelier aux vacances. Il se souvenait avec plaisir d'avoir été félicité à son examen, par M. Guizot, pour la manière dont il avait répondu à ses questions sur l'histoire ; il ajoutait modestement : « J'avais par bonheur, dans ces temps où cette science était si négligée, rencontré et étudié avec attrait l'Abrégé de l'Histoire des temps modernes de M. Ragon. « Vous le voyez, déjà à cette époque, l'histoire était sa science de prédilection. Maître d'études, il fut nommé professeur de huitième en 1831, avancement bien mérité par les services qu'il rendit en remplissant une partie des fonctions de principal, de Pâques à la fin de l'année, depuis le départ de M. Delaunay. Ce fut quelques années après qu'il

(1) Il m'a souvent raconté quelle fut sa surprise quand, en se levant le lendemain de son arrivée, il vit, pour la première fois, du haut de la cour du collège, notre vallée du Cousin et ses escarpements couronnés de bois. Depuis sa naissance, il ne connaissait que les horizons de craie de sa ville natale, terminés par quelques sapins rabougris. Dans son ravissement il s'écria : « C'est ici que je veux vivre ! » Sa vue basse (il en convenait lui-même) ne permettait guère d'apprécier toutes les beautés de nos sites, mais, sous un autre rapport, sa myopie, qui le gênait aussi beaucoup comme professeur, lui fut précieuse quand il s'occupa de médailles ; ses yeux lui faisaient office de loupe.

se maria et se fixa ainsi définitivement à Avallon. Peu fortuné d'ailleurs, il dut, pour élever sa famille, donner des répétitions. Presque tous dans la ville, vous avez été ses élèves ou ses répétitionnaires, et vous savez avec quel zèle et quel talent il s'acquittait de ses fonctions, zèle et talent qui vous semblaient alors peu de votre goût. Cependant tous, après ces tristesses d'écoliers, vous avez conservé pour lui estimé et affection. Vous avez, en devenant des hommes, apprécié l'ami sous le maître, tout en souriant au souvenir des *bonnes* et des *mauvaises* (notes) dont il se servait pour vous exciter au travail.

La manière dont il s'acquitta de ses pénibles, mais honorables fonctions, le fit nommer successivement professeur de sixième, puis professeur de quatrième en 1843. Plusieurs fois on lui proposa des chaires plus élevées. On lui offrit même le principalat. Mais ces propositions, cette dernière surtout, loin de le flatter, le dirai-je, l'effrayaient. « Je me sens, me disait-il, incapable de m'en acquitter convenablement, et ce serait pour moi un véritable tourment qu'une pareille responsabilité ! » Une fois en possession de cette *chère* classe de quatrième, à laquelle il vouait un attachement tout spécial, il se vit chargé d'un nouvel enseignement, celui de l'histoire romaine. Il se trouva alors dans sa voie pour faire progresser ce cours en intéressant ses élèves. Il voulut avoir les preuves parlantes des faits qu'il avançait, et chercha à se procurer les médailles des personnages dont il se plaisait à étudier l'histoire, pour la transmettre ensuite à sa classe avec une verve et un entrain dont tous ont conservé un vivant souvenir. Quand il m'eut fait part de son désir, je m'empressai de lui remettre une vingtaine de grands et petits

bronzes que j'avais récoltés par pure curiosité, et qui étaient bien mieux entre ses mains (1).

Tels furent les modestes commencements de son beau Médaillier. Comment parvint-il à réunir tant de pièces, dont un bon nombre sont si belles et si curieuses, et qui se comptent par milliers ? On ne saurait se figurer l'ardeur, le zèle et la persévérance qu'il déploya pour se les procurer.

Vous signalerai-je le moyen qu'il employa dans le commencement pour en obtenir un assez grand nombre ? Il attendait avec impatience, tous les jours de foire, un petit marchand ambulante d'Auxerre qui lui apportait un sac de *mauvais sous* (récoltés à l'instant de la démonétisation). Puis il s'adressa à tout le monde, et bien des personnes lui en apportèrent. Une de ses bonnes fortunes fut l'échange qu'il fit avec un marchand de médailles de Paris. Celui-ci, avant entendu dire que M. Bardin possédait une pièce rare (car M. Bardin commençait à être connu), et voulant l'avoir à tout prix, vint lui offrir de lui donner, comme équivalent, un Philippe de Macédoine, un Darius en or, et puis un Alexandre. M. Bardin hésitait et tint ferme assez longtemps. Enfin, ce ne fut que quand le marchand étala devant lui encore plusieurs autres pièces, qu'il se décida à accepter l'échange. Mais ce qui lui fut aussi avantageux, ce furent les catalogues que lui laissa le marchand de Paris. Jusque-là, M. Bardin n'avait pour l'aider dans ses recherches que le Diction-

(1) Je lui remis aussi un François 1<sup>er</sup>, en or, qu'il avait placé, quelques années auparavant, à côté de mes vingt pièces romaines, tant il était loin de penser à cette science de la numismatique qui devait devenir son unique et constante préoccupation.

naire d'histoire et de géographie de Bouillet. Ce ne fut qu'à force de patience et pourvu d'une disposition naturelle pour ce genre de recherches, qu'il parvint à déchiffrer et à classer ses premières médailles, souvent plus ou moins frustes. On ne saurait trop admirer comment, en commençant avec des moyens aussi insuffisants, il put, sans se rebuter, poursuivre des études aussi difficiles.

Nous avons acheté, à frais communs, un Manuel de Numismatique de Barthélemy, qui trompa l'espoir que nous avons fondé sur ce livre pour l'aider dans ses travaux. Ce Manuel contenait des indications excellentes, c'est vrai, mais trop générales et qui ne pouvaient servir à la détermination des médailles. Il lui a été assez utile, mais plus tard.

Voyant les services que lui avaient rendu les catalogues du marchand de Paris, il chercha à s'en procurer d'autres, et aussi des livres propres à ce genre d'études. Mais ses modestes appointements ne lui permettaient guère d'acheter un Millionet ou un Le Blanc. La Providence lui procura ce qu'il se plaisait à appeler une bonne fortune. Monsieur Adolphe Jouvenot, capitaine de cavalerie, militaire plein d'avenir, tué à Reischoffen, s'était adonné à la numismatique, et avait employé à son étude favorite, dans les différentes garnisons qu'il avait occupées, tous les loisirs que lui laissait sa profession. Il avait composé un gros volume in-quarto, où la médaille de chaque empereur était dessinée à la plume dans ses moindres détails et d'une manière très-remarquable, et accompagnée de documents historiques bien complets sur le personnage qu'elle représentait. Après sa mort, les parents de ce jeune homme s'empressèrent de le re-

mettre à M. Bardin, qui l'avait beaucoup connu et s'était souvent entretenu avec lui de leurs études favorites.

Il était difficile que M. Bardin ne communiquât pas à quelques-uns de ses élèves, entraînés par ses exemples et ses leçons, le goût de la numismatique. Un de ceux qui s'en sont encore occupés dans la suite (et ils sont peu nombreux), ce fut M. Ernest Gariel, qui, au milieu de sa belle position de fortune, n'oublia ni son ancien maître ni ses goûts favoris. Il s'intéressa beaucoup au Musée d'Avallon, à ses progrès, et contribua à plusieurs reprises à en augmenter la richesse, en donnant à son ancien maître un grand nombre de pièces en bronze, en argent et assez souvent en or. C'est à lui que nous devons presque tous les tableaux de notre Musée et les surmoulages égyptiens qu'il avait rapportés de l'Exposition. Il lui donna aussi plusieurs ouvrages précieux de numismatique d'un grand prix.

Un autre de ses anciens élèves (1), M. Lassau, actuellement professeur de sciences naturelles au lycée de la Rochelle, s'est aussi adonné à la science favorite de son maître. Aussi c'était sur lui que M. Bardin comptait pour venir l'aider et continuer après lui son œuvre. Quelques années encore et M. Lassau pourra prendre sa retraite et remplacer autant que possible celui que nous avons perdu.

(1) M. Gariel, du reste, est d'ailleurs un numismate distingué. Il s'est attaché à l'histoire de France, et a formé une des premières collections de monnaies royales, surtout des mérovingiennes, collection qui a figuré avec honneur à l'Exposition. Il avait mis M. Bardin en relation avec la Société de numismatique, dont M. Bardin a laissé de nombreux Bulletins au Musée.

Après les médailles romaines vinrent les gauloises, les féodales, celles de nos rois de la seconde race, et puis celles de tous les gouvernements qui se sont succédé jusqu'à l'instant où il fut obligé lui-même de renoncer à ses études favorites. Mais voilà que l'histoire de la Bourgogne vint l'occuper à son tour, et la série des ducs de Bourgogne, celle des Etats, des maires de Dijon, et de tout ce qui nous rattache à notre province. Je n'en finis pas si je vous disais qu'il a encore recueilli bon nombre de pièces des papes, des souverains étrangers. Quant aux médaillons, c'est encore par centaines, qu'il faut les compter. Il se trouvait si riche qu'il en plaça une série des plus beaux et complets (hors cadres) sur les rayons disposés pour un tout autre usage, et qui s'étend depuis François I<sup>er</sup> jusqu'au président actuel de la chambre des députés. Comment loger tout cela ? Il avait commencé dans sa classe par un modeste petit carton couvert d'une vitre, par une vitrine un peu plus grande, qu'on voit encore au Musée, par un meuble à planches mobiles. Ce ne fut que quand la Société fut constituée qu'il fit exécuter par M. Morache ce meuble qui put tout contenir.

Mais M. Bardin, en collectionnant les médailles, ne pensa pas seulement à satisfaire son penchant naturel, il voulait travailler pour sa ville adoptive, c'est pour elle qu'il formait un médaillier, c'est pour elle qu'il voulut réunir tout ce qui, de loin ou de près, se rattachait à son passé, objets d'art, statues, poteries antiques. C'est alors qu'il fallut songer à se procurer un local pour placer tous ces objets. Déjà, pour les réunions de notre Société, nous avions demandé à la ville et obtenu la cession de l'ancienne salle des échevins, formant le premier étage

de notre vieux beffroi. Mais pour mettre à portée de nos réunions tout ce qu'avait récolté M. Bardin, et qu'il appelait déjà son Musée, la ville voulut bien nous céder encore le second étage, qui fut bientôt rempli, grâce au zèle du fondateur et du conservateur du Musée.

Depuis longtemps il rêvait d'y placer les antiquités trouvées en 1822 sur la colline de Montmarte près Avallon, dans une propriété de M. Ravisy. Depuis cette époque, tous ces objets, parmi lesquels se trouvaient deux statues entières, des fragments de beaucoup d'autres, restèrent chez le propriétaire, qui ne voulait pas s'en dessaisir. Ce ne fut qu'en 1864, époque à laquelle le percement de l'avenue de la gare obligea le fils de M. Ravisy à vendre sa maison, que ce dernier voulut faire déposer au Musée toutes ces richesses. Il mit gracieusement à notre disposition un grand chariot, qui amena le tout sous la tour, et ce fut grâce aux ouvertures pratiquées aux différents étages pour élever la cloche, qu'on put faire parvenir au deuxième étage tous ces objets, dont quelques-uns, notamment les statues, étaient si pesants, qu'on dut employer des moufles (1).

Notre cher conservateur mettait à profit, même ses vacances, pour augmenter les richesses de son *Musée*. Etant allé les passer à Châlons, sa ville natale, et sachant

(1) Ce fut M. Malot, alors professeur au Collège d'Avallon, qui signala le premier l'existence et l'importance de ces ruines. Ce fut sous sa direction, et en compagnie de son fils et de M. Laureau, savant aussi modeste que distingué, que M. Préjan, beau-père de M. Ravisy, fit pratiquer des fouilles qui ont mis au jour les ruines du temple et les statues qui l'ornaient. Une notice publiée dans un numéro de notre Bulletin, contient une série de lettres, écrites par M. Malot à son fils, sous l'impression du moment, et qui offrent, par là même, beaucoup d'intérêt.



que M. Amelin, auparavant sous-préfet à Avallon et alors préfet de la Marne, avait rassemblé une certaine quantité d'objets *romains* trouvés au *camp d'Attila* près Châlons, il n'hésita pas à aller le voir et à lui en demander au moins quelques-uns pour son cher Musée. Sa demande fut plus favorablement accueillie qu'il n'aurait osé l'espérer, il en demandait quelques-uns, on les lui donna tous. Il reçut, à son retour à Avallon, une caisse contenant, entre autres, deux magnifiques vases de 60 centimètres de haut, un bracelet en verre, une tasse aussi en verre ; tous ces objets, d'une entière conservation, accompagnés de beaucoup d'autres qui complétaient l'envoi.

Je terminerai l'histoire de son Médaillier et de son Musée par une anecdote qui le peint tout entier.

Rendant visite à Semur à un amateur de médailles, il avait remarqué, dans la collection de ce dernier, une trentaine de pièces qu'il aurait bien désiré avoir pour son Musée. Mais il ne fallait pas y penser, le possesseur ne voulait ni vendre ni même échanger. En ces derniers temps, M. Morache, qui voulait témoigner à M. Bardin sa gratitude pour des leçons données à son petit fils, lui montra la collection de Semur, qu'il avait achetée pour cet enfant, curieux de ce genre d'objets, et lui offrit d'en prendre quelques-uns. M. Bardin reconnut de suite ses pièces, ne dit mot, mais entraîné par la *bonne occasion*, il tria avec soin les trente pièces, objet de ses rêves, et les emporta en disant à M. Morache, tout effaré du nombre de pièces enlevées : « Je les examinerai. » C'était un samedi. Le dimanche matin, M. Bardin me dit : « J'ai eu un remords de conscience, je me suis trop laissé aller à la vue de ces pièces que j'avais tant désirées, je n'en retiendrai que quinze. » Le lundi matin, sa conscience lui en

avait fait rabattre sept, il n'en conservait plus que huit. Je voyais combien il lui en coûtait de le faire, mais je ne pouvais que l'approuver.

Arrivé chez M. Morache, M. Bardin raconte tous ses scrupules et remet les 22 pièces. Voyant sa peine, je dis à M. Morache : « C'est pour votre petit-fils que vous avez acheté ses pièces. Si M. Bardin vous faisait pour lui une collection des médailles d'empereurs qu'il possède en double, en joignant à chacune une note de sa main, je crois que cela lui serait plus utile que quelques raretés qui feraient tant de plaisir à mon vieil ami. » Ce marché fut accepté à la satisfaction de l'un et de l'autre.

Mais déjà les infirmités de la vieillesse, sa marche plus pénible, sa respiration plus difficile ne lui permettaient presque plus de monter au Musée, où il avait passé tant d'heures si agréables. Il voulut employer le temps où il était obligé de rester chez lui en rendant un dernier service à la Société d'Etudes. Il exécuta une véritable œuvre de patience et de dévouement en faisant la table de tous nos Bulletins parus jusqu'en 1878.

Sentant sa fin approcher, M. Bardin voulut créer après lui des ressources pour l'entretien du Médaillier, et remplacer ce qu'il prenait de son vivant sur ses propres deniers. Il constitua, par son testament, pour cet objet une rente de 56 fr. 30 c. sur l'Etat. Puis, en homme qui sait le prix de l'émulation, il laissa à chacun de nos trois établissements d'instruction, collège, école communale, frères, un livret de 25 fr. sur la caisse d'épargne. Pareille somme à la Société de secours mutuels, dont il fut un des fondateurs, et dont il était nommé à l'unanimité, chaque année, membre du comité.

Les pauvres et les établissements pieux ne furent pas

non plus oubliés. Il voulut qu'on priât pour lui après sa mort. Sa fin fut celle d'un chrétien. Il reçut avec foi les derniers sacrements.

Quel plus bel éloge pouvais-je faire de lui, que de mettre en lumière, autant que le permettait une notice, les nombreux travaux et les résultats importants qu'il dut obtenir avec d'aussi modestes ressources ? Si je me suis laissé allé à trop de détails, comme je vous le disais en commençant, qu'on le pardonne à celui qui fut pendant si longtemps son camarade et son ami.

Mais ce qui montrera combien ce professeur, si savant et si modeste, s'était acquis, dans tous les rangs de la société, d'estime et d'affection, ce fut la foule qui accompagna son convoi et qui se composait, pour la plus grande partie, de ses anciens élèves. Du reste, les témoignages de bon souvenir ne se firent pas attendre. Nos deux journaux de la localité lui consacrèrent le lendemain chacun une notice. M. Andoche Febvre, dans *l'Indépendant*, publia sur son ancien maître un article bien écrit et plein de cœur, où il se fit l'interprète de tous ceux qui avaient eu M. Bardin pour professeur. La *Revue de l'Yonne* vint aussi apporter son tribut à sa mémoire. Les renseignements pris aux meilleurs sources, quelques détails intimes communiqués par des amis, firent de cette notice un morceau qu'aimèrent à lire tous ceux qui l'avaient connu. La ville d'Avallon elle-même voulut reconnaître en quelque chose les services rendus et le beau présent, le don précieux que lui avait fait M. Bardin en lui léguant son Médaillier. Le conseil municipal décida qu'une place à perpétuité serait réservée à M. Bardin dans le cimetière de cette ville. Enfin, et c'est par là que je termine, quelques mois après, un de ses anciens élèves, par une dé-

marche qui l'honore, proposa à ceux qui l'avaient été comme lui, de faire reproduire ses traits sur une toile placée en face de son Médaillier.

Il ouvrit à cet effet une souscription, qui fut aussitôt remplie. On ne pouvait mieux faire que d'en confier l'exécution à M. Emile Bidault, aussi l'un de ses anciens élèves, connu déjà par plusieurs ouvrages admis au Salon.

(1) M. Bardin rendait bien à ses élèves l'affection qu'ils lui témoignaient. Il a réuni dans un album qu'il a laissé au Musée, les photographies d'un grand nombre d'entre eux. Il aimait à les revoir avec moi, et, plus d'une fois, nous rencontrions avec peine les images de ceux que nous avions perdus.

---